title : Journal de l’Empire (1809-08-28), Théâtre français, *Le Misanthrope*.

creator : Julien-Louis Geoffroy

editor : OBVIL

copyeditor : Charlotte Dias (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/journaldelempire/1809/theatrefrancais/le-tartuffe

source : Journal de l’Empire, Paris, Lenormant, 28 août 1809.

created : 1809

language : fre

# Théâtre français. *Tartuffe*. Début de Mlle Dartaux, dans le rôle de Dorine.

Une foule de femmes aspire à se montrer sur le théâtre ; et en effet c’est là qu’elles brillent avec le plus d’avantage. Les débutants sont rares ; les débutantes abondent. Les grands acteurs aiment à cultiver le talent des femmes ; leurs élèves sont presque toujours de ce sexe auquel on aime à rendre des soins, et dont l’éducation est un plaisir plutôt qu’une fatigue. Les débutants sont jugés avec sévérité par le parterre ; ils n’ont pas de quoi séduire leurs juges : les débutantes obtiennent plus de faveur ; les juges sont des hommes ; leur religion est aisément surprise par des agréments frivoles ; et quelque déchet qu’ait éprouvé la galanterie française, de beaux yeux perdent rarement leur procès.

Mlle Dartaux a tout ce qu’il faut pour égarer la justice des spectateurs qui ne jugent que par les yeux ; et cependant ce n’est qu’au talent qu’elle doit le succès flatteur qui vient de couronner son premier essai. On a bien remarqué qu’elle avait l’œil vif, la figure agréable et fraîche, de l’aisance et de la grâce dans le maintien ; mais ce qu’on a surtout observé, c’est qu’elle a bien la figure de son rôle, la tournure de son emploi ; et l’on a reconnu que ses qualités physiques sont précisément celles que l’art exige dans une soubrette.

Mlle Dartaux a débuté par le plus important et le plus difficile de tous les rôles de son emploi ; et il s’est trouvé que ce rôle, par son importance et sa difficulté même, était le mieux assorti à ses moyens et à ses talents. Son débit est ferme et animé : son action, vive et franche : elle a du naturel, de l’expression et du nerf : l’éclat et la force de son organe peuvent résister aux plus grandes fatigues. Il y a chez elle une vigueur, une surabondance de moyens qui ne laisse appréhender que l’abus et l’excès : cette espèce de puissance nous a peut-être plus frappés, parce que nous venons de voir dans le même emploi et dans le même rôle, une débutante dont le principal défaut était la faiblesse.

Mlle Dartaux se plaindrait avec raison des éloges qui ressembleraient trop à l’indulgence. Quand la critique n’assaisonne pas les louanges, elles ont un air de flatterie très injurieux pour les artistes qui n’ont rien à redouter de la plus sévère justice : chaque manière a des défauts qui en sont si près qu’ils paraissent en être inséparables. Le sublime est voisin de l’enflure ; la force dégénère en rudesse : la finesse touche à la vaine subtilité ; la douceur quelquefois est faiblesse ; le naturel et la simplicité se défendent avec peine de la négligence et de la familiarité triviale. Mlle Dartaux a donc des écueils à craindre dans les qualités même qui constituent son talent : sa voix est forte ; le désir d’un plus grand effet peut l’entraîner jusqu’à la grossir immodérément, jusqu’à lui ôter tout ce qu’elle a d’accent féminin. La chaleur et le nerf sont de très bonnes choses, sont d’excellentes qualités : mais avec cela on a tenté d’outrer l’expression d’aller jusqu’à l’âpreté et à la rudesse : la débutante succombe quelquefois à la tentation. On admire avec raison son naturel, sa franchise ; mais avec la franchise on réussit moins dans les choses qui demandent de la finesse : le naturel emporte quelquefois au-delà d’une certaine noblesse qu’on exige au théâtre jusque dans les rôles les moins nobles. Boileau a dit avec raison :

Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.

On peut appliquer ce principe aux rôles de valets et de soubrettes de la haute comédie : leur familiarité ne doit jamais être ignoble. Dorine, à la vérité, quoique gouvernante de confiance dans une maison d’honnêtes gens, se permet quelquefois des traits assez libres ; son enjouement ne lui laisse pas toujours choisir des expressions conformes à l’exacte bienséance : on a même été obligé d’en retrancher quelques-unes. Orgon lui-même n’est pas toujours assez décent : il est indigne d’un homme bien né de frapper une suivante, lors même qu’elle manque à son devoir. Molière a consulté la nature et les mœurs de son temps, plus que notre délicatesse actuelle ; mais pour me borner à ce qui concerne Dorine, l’actrice peut et doit adoucir en certains endroits la grande liberté du dialogue, quoique cette liberté n’eût rien de choquant du temps de Molière, et même qu’elle aidât beaucoup à l’effet comique.

Ces observations sont plutôt des conseils que des reproches. L’actrice est sortie rarement de la mesure ; et ces petits excès ont été si bien couverts et réparés, que le public, au milieu de tant de qualités dignes d’être applaudies, s’est à peine aperçu qu’il y eût quelque chose à reprendre. Je crois rendre service à la débutante, en lui montrant les écueils qui l’environnent et les tentations qui l’assiègent : un peu de soin et de circonspection peuvent aisément l’en garantir ; et son talent est si brillant, qu’on doit désirer que rien ne l’offusque : d’autres ont à lutter contre leurs défauts naturels et l’insuffisance de leurs moyens. Mlle Dartaux doit se tenir en garde contre sa vivacité, son énergie et ses autres bonnes qualités ; s’il lui reste quelque chose à acquérir, c’est l’art de détailler, de faire ressortir les intentions fines du dialogue : elle me semble bien posséder tout ce qui tient à la force comique. La manière dont elle a joué la scène entre Orgon et Dorine, est la preuve du talent le plus distingué dans ce genre.

Elle a été couverte d’applaudissements. Il est vrai que les actrices anciennes et nouvelles ne s’en laissent pas manquer : il y a des moyens de s’en procurer : d’ailleurs le public, les jours de début, en est naturellement très prodigue. Je ne cite donc pas les applaudissements. Elle a été vivement demandée à la fin de la représentation : je ne dirai pas, tant pis. Quoique ce ne soit plus une distinction, c’est toujours, à l’égard d’une débutante, un témoignage qu’elle a plu. Les plus intrépides cabaleurs n’oseraient demander celle dont le public aurait été mécontent. […]